

Isabelle Fiemeyer

COCO CHANEL

Un parfum de mystère



PAYOT

Pour établir enfin toute la vérité sur une couturière révolutionnaire qui contribua à l'émancipation des femmes, Isabelle Fiemeyer est la seule des biographes de Coco Chanel à avoir été intime avec sa petite-nièce et confidente, Tiny, et à s'être vraiment plongée dans des archives inédites. Elle livre ici le fruit de son enquête au long cours, notamment sur l'enfance douloureuse de Coco, ses relations avec de grands artistes et ses activités sous l'Occupation. Pour faire sortir du stalag un neveu qui était sans doute son fils, Chanel accepta certes l'aide des Allemands, mais elle avait fermé sa maison de couture dès septembre 1939 et ne fut pas au service de Berlin, qui l'immatricula comme agent à son insu en raison de ses liens avec les Anglais (dont Churchill). Parce qu'elle est devenue un mythe, « on se soucie peu de son histoire réelle », constate Michelle Perrot dans cet ouvrage. C'est précisément cette histoire qu'il raconte.

Isabelle Fiemeyer, qui a longtemps été journaliste, est aussi l'auteure de deux livres illustrés (*Chanel intime* et *Chanel. L'énigme*, Flammarion, 2011 et 2016), d'un essai (*Marcel Griaule, citoyen dogon*, Actes Sud, 2004) et d'un roman (*Les Trois Noms d'Esther*, Maurice Nadeau, 2008).

DE LA MÊME AUTEURE

Marcel Griaule, citoyen dogon, essai, Actes Sud, 2004

Les Trois Noms d'Esther, roman, Maurice Nadeau, 2008

Chanel intime, livre illustré, Flammarion, 2011

Chanel. L'Énigme, livre illustré, Flammarion, 2016

Isabelle Fiemeyer

COCO CHANEL

Un parfum de mystère

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

www.payot-rivages.fr

En couverture : Coco Chanel à Paris dans sa suite du Ritz.
Photo parue dans le magazine
Plaisir de France en avril 1939
avec la mention « Kodachromes de U. Muir » © Droits réservés

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 1999,
pour la première édition.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022,
pour l'édition refondue et augmentée.

ISBN : 978-2-228-93213-4

*Parfois avec le Cœur
Moins souvent avec l'âme
Plus rarement avec force
Très peu – aiment vraiment*

Emily DICKINSON,
Poésies complètes,
sans date

1

La poupée de chiffon



Courpière, 1892. La voilà enfant, grattant à mains nues la terre brune. Derrière elle, des croix dressées au-dessus du muret trop bas masquent à peine les versants dorés des monts du Forez. Plus à gauche, les couleurs d'octobre du Chignore se confondent avec celles du ciel. Absorbée par sa tâche, elle se moque bien du paysage – qu'elle pourrait d'ailleurs décrire les yeux fermés, avec toutes les nuances du moment, tant elle a souvent grimpé le raidillon qui mène jusqu'à ce petit cimetière perché, son royaume.

Elle continue donc à creuser, silhouette menue accroupie au milieu des tombes. Puis, le geste lent et grave, elle enterre un à un ses trésors les plus chers, accumulés depuis des mois. Il y a là un plumier, un mouchoir blanc et une cuillère en bois, tous rapportés par son père. « Tu vois, je n'oublie jamais mon petit Coco », lui dit-il avec ce surnom affectueux qu'il lui a donné dès la naissance, « Coco » ou « mon petit Coco », en lui tendant à chaque fois un cadeau, comme pour la consoler de ses longues absences. Elle le croit, tout à son bonheur de se sentir aimée¹.

Cela fait déjà un mois qu'elle l'a vu repartir, sa carriole chargée de costumes de travail et de sous-vêtements – chemises de nuit et de jour, unies, brodées, froncées ou à dentelles, corsets, camisoles et bonnets. Cela fait un mois qu'elle l'imagine sillonnant l'Auvergne de marchés en foires. Qui sait quand il reviendra ? Au lever, parfois même aussi au coucher, elle pose la question à Julia-Berthe, qui est plus qu'une sœur : une fausse jumelle d'un an son aînée, et une confidente. Or c'est quand elle ne l'attend plus que son père arrive, souvent précédé du bruit de la voiture à cheval. Coco est toujours la première à l'accueillir, la première à se jeter dans ses bras au moment où le corps massif d'Albert Chanel s'encadre dans la porte. C'est pour tenter de figer ces instants, de les immortaliser, qu'elle enfouit, en un étrange rituel, les cadeaux de son père. « Comme ça tout est vraiment à moi », explique-t-elle à Julia-Berthe.

Accroupie devant un petit monticule de terre, immobile malgré ses jambes engourdies, la voilà aux aguets, incapable de s'abandonner, même un instant, au silence. Sous la masse sombre de ses cheveux, deux yeux noirs regardent. Soudain, un grincement. Elle s'attend à voir apparaître un visiteur, un broc à la main. Au lieu de cela, plus rien. « Ce devait être un animal, le frottement d'une branche, ou bien encore un grincement de dents », se dit-elle.

Car Coco raffole de ces histoires de fantômes, d'âmes torturées qui reviennent sur les lieux de leur mort. Elle croit dur comme fer que des sorcières tiennent leur sabbat aux carrefours, dans la lumière du petit jour. Parfois, il lui semble même les voir à l'horizon, penchées sur d'immenses chaudrons, puits ouverts que l'on croit éteints, tout droit

sortis des entrailles de la terre. En suivant son père sur les chemins empierrés, elle les a aperçus plus d'une fois, ces boursouflures géantes en forme de cônes ou de dômes. Un territoire, une géographie toute personnelle dont elle se réclamera toujours : « Je suis le seul volcan d'Auvergne qui ne se soit pas éteint. »

Elle aime parler aux morts – « ses morts », comme elle les appelle. Elle a ses tombes préférées. Celle, adossée au muret du fond, dont l'ange sculpté, tenant une couronne à deux mains, semble avoir été aux deux tiers effacé par un vent brutal. Et celle, si triste, qui porte l'inscription : *Décédé en 1878, âgé de trois mois et demi*. Coco prie pour l'ange de pierre et l'enfant inconnu mort trop tôt. Mais le dimanche après la messe, elle rechigne, tant cela lui est pénible, à accompagner sa mère sur la tombe de son jeune frère emporté à six mois, fragile dès sa naissance, un petit dernier nommé Augustin en l'honneur de l'oncle Chardon. Parfois, ils s'y rendent tous ensemble, en procession, Alphonse en tête, son frère de deux ans son cadet, ainsi que Julia-Berthe et les deux plus jeunes, Antoinette et Lucien. De l'aîné, un garçon prénommé Adrien, mort à un mois, on ne parle pas².

Bien plus tard, elle expliquera qu'elle se sentait protégée, seule dans son petit cimetière, avec ses objets enterrés et « ses morts » inconnus. Elle dira que c'était « son monde à elle, un monde rêvé qui lui permettait d'échapper à l'atmosphère pesante et tragique de la maison³ ». Sa solitude n'est pas un retrait ombrageux, c'est une survie ; son imaginaire nourrira l'œuvre future, mais cela, elle ne le sait pas encore.

Alors qu'elle s'étire douloureusement, elle aperçoit au loin des cailloux qui scintillent, disposés en croix. C'est là qu'elle

a enterré sa poupée de chiffon. Seule Julia-Berthe le sait, elle qui, chargée de veiller sur sa cadette, la suit jusqu'au cimetière mais rebrousse chemin aussitôt.

« Regarde ce qu'elle fait ! » ordonne la mère, inquiète de voir tant d'objets disparaître, mais au retour de sa fille aînée elle n'a jamais le souffle nécessaire pour lui demander ce qu'elle a vu. Les yeux égarés et les joues caves, Jeanne est prématurément vieillie. D'habitude si courageuse et laborieuse, la voilà alitée jusqu'au soir, un sourire las et triste aux lèvres quand l'un de ses enfants s'approche du lit. « Ne faites pas de bruit », répète Julia-Berthe à longueur de temps.

Jeanne souffre de la poitrine et sa santé fragile se détériore avec les grossesses et le dur labeur, les ménages, les travaux de couture et de ravaudage. Des heures durant, elle s'use les yeux sur son ouvrage, le dos rond et douloureux. Surtout, elle s'acharne à suivre son mari sur les chemins du Puy-de-Dôme, ou au-delà, en carriole ou en train, de marché en marché, de foire en foire, parfois enceinte, parfois toussant et suffoquant, le plus souvent sans les enfants, restés sous la garde de la famille. Elle est consumée par l'amour, follement éprise de cet époux trop beau, et souffre de ses absences, des aventures qu'on lui prête ou qu'elle devine.

Pourtant, après la naissance de Coco en 1883, elle s'était prise à espérer. Albert Chanel lui avait enfin proposé de l'épouser alors même qu'elle y avait renoncé. De fait, une demande en mariage quelque peu forcée par la famille courpiéroise, car, après trois naissances, il était urgent d'officialiser la liaison⁴, et par là même de reconnaître officiellement Coco et Julia-Berthe, nées hors mariage⁵. Outre ses effets personnels et son mobilier, la future épouse a apporté

« une somme de cinq mille francs en espèces ou créances⁶ », un montant honorable qu'Albert Chanel a pourtant dépensé rapidement.

Elle a cru que ce nouvel état allait tout changer, qu'un homme volage pourrait devenir un époux fidèle. C'était mal connaître Albert, le regard gris foncé dans une peau mate, la barbe et les cheveux bruns, un mètre soixante-douze, une haute taille pour l'époque, séducteur impénitent que les adolescentes regardent en rougissant et sur lequel les femmes se retournent malgré elles.

La petite Coco est fière de ce père si séduisant. Elle se dit qu'il ne peut être colporteur, même s'il en a le bagout, lui qui est parti sur les chemins pour vendre sa maigre marchandise : « Albert Chanel, bonneterie en tous genres et articles de blanc⁷. » Elle l'imagine plutôt négociant en vins, explorateur ou aventurier, lancé à la conquête de l'Auvergne et du reste du monde. Et pourquoi pas aussi de l'Amérique, ce pays de tous les possibles dont elle a entendu prononcer le nom avec un mélange d'effroi et d'émerveillement ? « Parti pour l'Amérique » ou bien « négociant en vins », c'est justement ce que Coco Chanel, devenue riche et célèbre, dira de son père bien des années plus tard. Sans doute parce que les rêves de petite fille ont la vie dure, mais aussi parce que sa mère n'a pu mourir pour un homme qui n'en valait pas la peine.

Car Jeanne, tuberculeuse, mais surtout mal aimée, se meurt lentement devant des enfants effarés et un mari indifférent. Elle aurait pu le prédire, sans pouvoir pour autant y échapper. C'était ici même, à Courpière, à la fin de l'année 1880.

Ce matin-là, sur la grand-place du marché, Jeanne, dix-sept ans, voit Albert Chanel pour la première fois. Elle est immédiatement conquise, tombe dans un état étrange, de bouleversement et de sidération, et elle le choisit, lui, obstinément, parmi tous les hommes. Alors seulement il lève les yeux vers elle, sans perdre sa gouaille de camelot, ce qui n'est pas un bon présage. Elle court au désastre et s'obstine pourtant, comme elle s'obstinera par la suite, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

« Mes parents étaient des gens ordinaires, en proie à des passions ordinaires », dira abondamment Coco Chanel pour mieux tromper ses interlocuteurs avec de fausses pistes et garder le secret de son enfance, mais elle pensait tout le contraire et admirait sa mère d'avoir été capable d'un amour absolu. Quant à son père, jamais elle ne le reniera ni ne le critiquera, pas même après les événements de 1895.

Chez son père, justement, ce qui la fascine par-dessus tout, et en même temps l'exaspère, c'est cette liberté qu'elle croit intérieure, cette façon d'agir comme s'il était sans attaches, sans entraves, et de courir le monde pour en repousser les limites. Elle l'envie, d'une certaine manière. Si elle avait été un homme, sans doute aurait-elle choisi ce métier d'itinérant. Comme lui, elle aurait courtsé ici et là, se serait endormie sous les étoiles, serait revenue vers les siens par plaisir et non par devoir.

Elle croit être la seule à comprendre Albert Chanel. Elle le sait poète à ses heures, récitant des vers sur les chemins, entre deux lampées de vin, l'œil levé vers le ciel. Dans les histoires qu'il lui raconte au retour de ses voyages, il est question de contrées merveilleuses et dorées, de

constellations, d'étoiles suspendues, de champs de blé. Il parle aussi du « bon blé », du blé qui porte bonheur, symbole de prospérité⁸. Comme pour tout ce qui est lié à son père, Coco n'oubliera pas et s'entourera de folles gerbes à sa manière, en bronze, bois et cristal de roche, et d'épis de blé dans un vase, qu'elle remplacera chaque année. Ce blé, elle le retrouvera à l'orphelinat d'Aubazine, et jusque sur le blason de son futur amour, le duc de Westminster, « azur à la gerbe de blé d'or », ou encore en Suisse, sur les grilles de sa future maison. Quand Salvador Dalí, son ami, lui proposera de peindre pour elle, Coco répondra : « Fais-moi un épi de blé. » Quand elle créera son unique collection de haute joaillerie, « Bijoux de Diamants », elle choisira le thème des constellations, des comètes et des étoiles, comme dans les récits de son père.

L'attachement au hasard, elle le tient aussi de son père, ou tout au moins cette confiance en une route qui conduit forcément quelque part et qu'il appelle « hasard ». S'en remettre aux caprices du destin, se laisser guider par une main invisible, voilà ce qu'Albert lui apprend quand elle le suit sur les chemins et qu'ils causent tous deux comme causent un père et une fille qui ont peu de temps devant eux.

Coco Chanel, née Gabrielle Chasnel, revendique ce hasard qui l'a fait naître à l'hospice de Saumur, le 19 août 1883 à « quatre heures du soir », par un après-midi particulièrement chaud et fiévreux. Une fois encore Albert est absent, plus qu'absent puisqu'il est en prison à Tours, purgeant une peine de trois mois, du 23 juin au 23 septembre 1883, pour « escroquerie et abus de confiance⁹ ». Il est coutumier du fait, car il n'a pas toujours de quoi payer les marchandises

qu'il a commandées. Une employée de l'hospice déclare donc la naissance de Gabrielle à sa place. Personne ne signe l'acte, et les noms des parents sont mal orthographiés : « Henri Chasnel, marchand, âgé de vingt-huit ans, et Eugénie Jeanne Devolles, marchande, âgée de vingt ans. »

Coco adulte ne fait pas corriger le document¹⁰. Sans pouvoir mettre de mots sur l'enchaînement de causes et d'effets qui ont conduit son père à Saumur et sa mère à le suivre, enceinte et déjà mère d'une petite Julia-Berthe, elle comprend qu'il y a là quelque chose de mystérieux et en même temps d'intentionnel, comme prémédité d'en haut. Du plus loin qu'elle se souvienne, elle voit des signes partout, une manie, ou plutôt une qualité, qu'elle ne cessera de cultiver.

Être née en août dans une ville équestre comme Saumur, cela signifie pour elle que son existence a été placée dès le départ sous une double protection, celle des lions et des chevaux, sorte de bestiaire intime qui l'accompagnera jusqu'à la mort. Les lions seront utilisés comme objets de décoration – lions en bronze dans son salon, têtes de lions sur les boutons de certains tailleurs, lions en pierre sur sa propre tombe – ; les chevaux, eux, seront le plus souvent bien vivants pour elle, à la fois excellente cavalière et assidue aux champs de courses.

De Saumur à proprement parler Coco ne conserve aucun souvenir. Elle a beau fouiller dans sa mémoire, les premières images qui s'en échappent lui viennent d'Auvergne, tout d'abord Issoire, les lieux de la toute petite enfance où elle vivra jusqu'à cinq ans, puis Courpière, où elle restera de cinq à onze ans.

Les registres d'état civil – actes de naissances, mariages, baptêmes et décès –, les registres notariaux ainsi que les recensements quinquennaux¹¹ complètent ce que Coco a raconté à ses intimes. La famille habite à Issoire de 1883 à 1888, avec une interruption en 1884, au moment du mariage de Jeanne et d'Albert, célébré à Courpière le 17 novembre 1884. Le couple a sept enfants, dont quatre nés au hasard des chemins, au gré des pérégrinations : Adrien vient au monde en 1881 à Saintes, Julia-Berthe en 1882 à Aubenas, Coco en 1883 à Saumur, Lucien en 1889 à Guéret. Alphonse et Antoinette, eux, naissent à Issoire en 1887 et 1889, et Augustin à Courpière en 1891. Deux mourront en bas âge, Adrien et Augustin, et Julia-Berthe et Antoinette se suicideront. Pour Coco, la mort sera lancinante, obsédante, comme une malédiction, une répétition tragique, et cela dès son plus jeune âge.

Ses grands-parents maternels, Gilberte Chardon, couturière, et François Devolle, menuisier, sont originaires de Courpière et des environs depuis plusieurs générations. À l'inverse, ses grands-parents paternels, Adrien Chanel et Virginie Fournier, sont des marchands forains itinérants des Cévennes qui vont de ville en ville – un nomadisme qui influencera Coco. Elle se plaira à dire que dans sa famille « on naissait et on mourait au hasard des routes¹² ».

Albert Chanel a vu le jour le 19 novembre 1856 à l'hospice de Nîmes, lui aussi en l'absence du père, lui aussi avec un nom mal orthographié¹³. Il est issu d'une grande fratrie, dont la majorité décédée avant d'avoir atteint l'âge adulte. Parmi ses frères et sœurs, deux joueront un rôle important dans la vie de Coco Chanel : Adrienne, future baronne de

Nexon, qui sera après Julia-Berthe la compagne de toute une vie, et Louise, qui épousera Paul Costier, employé des chemins de fer.

Jeanne Devolle a perdu sa mère à six ans. Son père menuisier s'est remarié, a eu d'autres enfants puis est mort à son tour. Jeanne et son frère, Marin, menuisier lui aussi, avaient respectivement douze et dix-sept ans lorsqu'ils sont devenus orphelins. Marin mourra à l'âge de vingt-huit ans, en 1886, à Courpière, chez un oncle jardinier, Augustin Chardon.

Coco parlera peu de l'Auvergne de son enfance, même si, à la moindre occasion, elle se revendiquera auvergnate (elle l'est en réalité à moitié, puisque cévenole du côté paternel). Symbole d'un paradis perdu, de la terre originelle, c'est dans cette Auvergne métaphysique, ce territoire aux frontières physiques et mentales compris entre Courpière et Issoire, qu'elle découvre de quoi nourrir sa vie d'adulte. Pour l'heure, elle observe, imagine et engrange. Dans son monde rêvé, elle s'appuie sur des visions, des signes et des symboles : son chiffre porte-bonheur, le 5, son bestiaire intime (les chevaux et les lions), le bon blé et la bonne étoile des récits du père. Tout cela est réuni souterrainement pour nourrir l'œuvre à venir.

Adulte, elle se promènera mentalement dans les paysages de son enfance. Ici des vallons encaissés, des ruisseaux en contrebas ; ailleurs des hêtres, des chênes et des sapins, des champignons au bord des chemins empierrés ; au loin, des villages sur des pitons rocheux. En approchant de Courpière, une vue qui s'élargit, des clairières comme des mirages, une lumière crue. Et partout des églises romanes.

C'est à Courpière qu'elle se sent le plus près de Dieu. Alors qu'on la croit occupée à des jeux de son âge, elle vient prier en cachette dans l'église, avec une ferveur dont elle se garderait bien à la messe du dimanche. Quand elle se croit seule, elle a ses habitudes. À droite en entrant, dans la semi-obscurité d'un renforcement, elle s'arrête devant une mise au tombeau, puis elle traverse la nef en diagonale, vers la Vierge en bois peint dont elle aime le bleu et la triste douceur.

C'est avec la même fascination qu'elle observe le travail des potiers, cloutiers, ciriers, forgerons, couturières et tisserands. Des artisans que Coco respectera toute sa vie, sans doute parce qu'ils lui ont appris l'amour du travail bien fait, vertu « chanélienne » par excellence, sans doute aussi parce qu'ils ont été là, affairés mais présents, quand ses parents faisaient défaut.

À Issoire ils sont ses voisins immédiats, dans les quartiers bas, ceux qui bordent la rivière, près du moulin, hors des anciens murs. Si elle est aussi banale que modeste, la maison qu'occupe la famille, rue du Moulin-Charrier, a l'avantage d'être ouverte aux quatre vents, à un carrefour, face au pont qui mène à la ville, en plein quartier des artisans, donc, dans les faubourgs.

À Courpière, en revanche, Coco habite dans le centre, rue des Minimes, chez son grand-oncle Augustin Chardon¹⁴. Dans ce monde-là, les générations ont l'habitude de vivre sous le même toit. Les Devolle et les Chardon n'échappent pas à la règle, et après avoir quitté Issoire Jeanne et ses enfants se sont donc installés chez l'oncle Augustin et sa femme Françoise, seuls depuis le décès de leur fille unique

et le départ de neveux qui logeaient chez eux. Juste en face, se dresse la maison Devolle, avec l'ancien atelier de menuiserie.

Tout près de là, du côté de l'enclos des religieuses où l'oncle Chardon travaille comme jardinier, Coco vient souvent jouer dans un petit cimetière abandonné dont les rares tombes éparses sont livrées aux lichens et aux herbes folles. Mais elle y est moins tranquille que dans cet autre où repose sa poupée de chiffon.

Elle ne retournera jamais plus dans son petit cimetière après son départ de Courpière. À la fin de l'année 1894, Coco et Julia-Berthe accompagnent leur mère à Brive-la-Gaillarde où une fois encore, une fois de trop, Jeanne a décidé de suivre son mari, établi cette fois comme aubergiste avec son frère Hippolyte. Les plus jeunes, Antoinette, Alphonse et Lucien, sont restés à Courpière, le temps pour Jeanne de s'installer avec ses filles aînées avenue d'Alsace-Lorraine, auprès d'un mari qu'elle croit assagi.

Le 10 février 1895, Coco et Julia-Berthe, âgées respectivement de douze et treize ans, sont auprès de leur mère quand elle rend le dernier soupir, au petit matin. Elles la voient suffoquer et cracher du sang, mourir dans de grandes souffrances¹⁵. Toute sa vie, Coco sera hantée par le rouge, la couleur du sang, la couleur des mouchoirs et du linge tachés, qui annonce la mort. Elle dira : « Ce rouge que nous avons à l'intérieur. » Elle sera aussi hantée par la tuberculose, une maladie qu'elle croit familiale, une malédiction. Quand son cher André, son « fils-neveu », en sera atteint, elle sera dévastée. Elle s'inquiétera aussi constamment du « mal que l'on attrape par la gorge » et collectionnera les foulards.

Quand on ramène le drap blanc sur son visage, Jeanne n'a que trente-trois ans. Bien sûr, Albert n'est pas à ses côtés. L'acte de décès est signé à neuf heures du matin par « Hippolyte Chanel, marchand de vin, âgé de vingt-trois ans, beau-frère de la défunte, et Antoine Verdier, tailleur d'habits, âgé de trente-sept ans¹⁶ ».

Ce 10 février, prostrée et pourtant terriblement attentive, Coco n'est plus que regard. Mais elle ne soupçonne pas le pire. Albert apparaît soudain, verse quelques larmes devant le corps déjà raide, serre ses deux filles contre lui puis s'avise de prévenir la famille et, par là même, de demander de l'aide.

Coco dira plus tard qu'on a fait payer à son père ce dont on le tenait pour responsable : l'affreuse agonie de Jeanne. Elle racontera à André puis à Tiny, fille de celui-ci, qu'elle « a vu son père insister, supplier ». Elle parlera de « l'indifférence cruelle de la famille, son incapacité à empêcher l'abandon, le placement dans les fermes pour les garçons et l'orphelinat d'Aubazine pour les filles¹⁷ ».

Gabrielle Maurin, fille d'Alphonse (frère de Coco), confirmera que « les filles furent placées à l'orphelinat et les garçons chez des paysans après la mort de leur mère¹⁸ ». Même discours chez Adrienne Valet, fille d'Hippolyte (frère d'Albert Chanel)¹⁹. Mais les archives d'Aubazine n'ont pas été conservées²⁰.

Alphonse et Lucien sont donc placés comme « enfants des hospices » dans des fermes ; Julia-Berthe, Coco et Antoinette, elles, sont prises en charge par la famille avant d'être conduites à l'orphelinat d'Aubazine. Elles sont hébergées provisoirement chez Louise Costier, née Chanel, à